avec le Dieu de nos autels. Il était particulièrement édifiant de voir tant d'hommes, de femmes et d'enfants pieusement occupés au saint exercice du Chemin de la Croix.

Du mardi au samedi de la Semaine Sainte, et surtout le Vendredi Saint, il y avait un flot continuel de dévots chrétiens qui, le livre à la main, suivaient de station en station le chemin parcouru par le Fils de Dieu en ce jour des douleurs.

La Mission était donnée spécialement en faveur des paroissiens de langue anglaise et on peut dire que tous, moralement, se sont approchés de la sainte Table.

Auprès des jeunes gens, le succès ne fut pas moins consolant ; car, non content de leur parler de la nécessité de l'obéissance et des précieux avantages qu'elle procure, le Missionnaire flagella sans pitié le détestable vice de l'intempérance, avec les ravages et les maux qu'elle cause. Voici qu'en réponse le jeune auditoire tout entier se lève et réclame le « pledge » au moins jusqu'à la majorité.

Le P. Quinn quitta Taylor, suivi des vœux les plus ardents pour de nouveaux succès dans ses travaux, pour la conversion des pécheurs et le salut des âmes.

ATHABASKAW

Lettre du R. P. Laffont au T. R. Père Supérieur Général.

Mission de N.-D. des Sept-Douleurs. — Fond du lac Athabaska. 20 Janvier 1905.

Mon très Révérend et bien-aimé Père,

En recevant cette lettre grand-format, vous allez peut-être croire à un nouvel assaut de la part de vos persécuteurs. Rassurez-vous, celui qui vous écrit ces lignes n'est qu'un de vos enfants du Nord-Ouest. Il ne veut pas vous citer à quelque tribunal, il voudrait au contraire

essayer de vous faire oublier les indignes tracasseries dont vous avez été l'objet depuis déjà de longs mois. Nous savons tous que votre force d'âme résistera à toutes ces attaques et que notre chère Congrégation sortira vigoureuse de cette violente tempête, mais nous nous faisons aussi un devoir de vous aider, par nos prières, à porter le fardeau que la divine Providence vous a imposé. Pour moi, personnellement je suis heureux de vous dire que chaque jour au saint autel c'est avec joie que je récite le memento à votre intention. Laissez-moi aussi, mon très Révérend Père, vous demander de vous souvenir de votre enfant, auprès du Cœur Sacré de Notre-Seigneur. Au Nord comme au Midi, l'adversaire de tout bien essaye de régner, et tous nous avons besoin du secours de Notre Mère Immaculée.

Je reviens d'une expédition apostolique dans la partie la plus septentrionale du Vicariat d'Athabaska. Bien souvent déjà les sauvages de ces contrées, dépendant de notre Mission, avaient manifesté le désir qu'on aille leur faire une visite : « Père, disaient-ils souvent, autrefois le Priant venait nous voir de temps en temps dans nos camps ; mais maintenant, voilà plusieurs années que tu ne viens plus nous visiter ; et cependant, tu le sais, à Noël, il fait bien froid, nos femmes ont beaucoup de peine à entreprendre ainsi un voyage si long jusqu'à la Mission. »

Le R. Père Biehler, directeur de la Mission, était le premier à constater cette difficulté, mais il constatait aussi autre chose, c'est que depuis quelques années nos bons Montagnais ne vivaient plus par groupes nombreux. La chasse des animaux à fourrures leur ayant paru plus facile quand ils n'étaient qu'un tout petit nombre de familles ensemble, ils s'étaient petit à petit éparpillés un peu partout. Et désormais, pour une visite qui en vaille la peine, le Père aurait dû faire des voyages d'une longueur interminable, aller d'un campement à un autre, être toujours en route, ce qui ne se serait pas fait sans dépenses et une grosse perte de temps. Cependant, voyant le désir

souvent réitéré de ces bons chrétiens, le Père leur fit part de son embarras. Et ils finirent par avouer que la chose n'était pas facile.

L'hiver 1903-1904, une aventure peu plaisante, arrivée à un sauvage vivant seul sur une île, leur fit juger prudent de se grouper ; et au printemps, lorsque tous se trouvèrent au Fort pour recevoir de la commission du gouvernement l'argent et les provisions qui leur ont été promis pour chaque année, ils décidèrent de vivre plus groupés. Tout de suite, le Père fut averti. Un des conseillers du Chef, du nom de Laurent le Sourd, vint me trouver et me dit : « Père, l'automne prochain nous serons nombreux, et nous nous réunirons dans un seul camp ; et nous te prions de venir nous voir. » — J'étais seul à la Mission, le R. Père Biehler étant allé prendre un peu de repos à la Nativité. N'ayant pas la charge de la Mission, je n'osais guère lui donner une réponse. Cependant, je promis au demandeur de mettre le Père au courant de la question. Connaissant un peu les dispositions de mon directeur à ce sujet, je dis à Laurent : « En automne, tu nous écriras par la première occasion et tu nous diras combien de loges vous vous trouverez ensemble, et si le Père juge que votre nombre est suffisant, je pense qu'il ira vous faire une visite. »

L'automne arriva, et quel automne !! Le grand lac, qui d'ordinaire se couvre de glace vers le 10 novembre, semblait refuser de se solidifier ; ce qui retardait toujours notre pêche d'hiver et en la retardant la diminuait d'autant, car la *passe* du poisson a lieu fin octobre et ne dure que jusqu'au 20 novembre. Or ce ne fut que le 23 de ce dernier mois que la glace parut sur le lac : vite on mit les rets à l'eau ; mais la pêche fut maigre, si maigre que nous ne pûmes pas même ramasser un millier de poissons, nombre à peu près suffisant, mais absolument nécessaire pour nourrir le personnel de la Mission, jusqu'à la débâcle des glaces fin mai — ou commencement de juin.

Ce fut justement le 20 novembre qu'une bande de

sauvages arrivèrent à la Mission. Ils apportaient au bourgeois de la Compagnie leurs fourrures d'automne, et avaient l'intention d'emmener le Père avec eux. Le vieux Laurent était là, et nous dit qu'une vingtaine de familles étaient déjà réunies, et que plusieurs se joindraient à elles dès qu'on connaîtrait l'arrivée du Père. L'embarras du R. Père Biehler était grand. Il tenait beaucoup à satisfaire le désir très légitime de ces bons sauvages, mais la pêche n'était pas encore commencée, et si un Père partait, il faudrait engager au moins un homme pour le remplacer dans le travail des rets. Il fut décidé que les sauvages partiraient seuls, mais que le Père Laffont irait chez eux trois semaines après, avec une seconde bande, qui devait venir au Fort quelques jours après. En effet, le 10 décembre une dizaine de traînes arrivèrent, et deux jours après, je fis mon petit paquet et partis avec eux. C'était Michel, le fils même de Laurent, qui devait être mon gardien.

Partis de la Mission le lundi 12 décembre, nous ne devions arriver à destination que le dimanche suivant. Sept jours durant on arpenta lacs et rivières, montagnes et vallées, le tout couvert d'une bonne couche de neige. Le chemin ne fut pas trop mauvais, à part certaines collines sur lesquelles il fallait littéralement grimper, et comme les emporter d'assaut, tellement elles étaient escarpées. Chaque matin, à deux heures, un des jeunes gens allumait le feu et petit à petit toute la bande sortait des couvertures. On se lève volontiers quoique de si grand matin, quand on a grelotté de longues heures, et que l'on entend le pétillement d'un grand feu. — La chaudière à thé ne met pas de temps à bouillir, une épaule de caribou tué la veille est vite grillée, et on déguste un petit déjeuner. A trois heures et demie, tout est fini, on attelle les chiens, on allume la pipe, et en avant : marche Castor, marche Pafort, Brandy, etc. Naturellement au mois de décembre, en plein Nord-Ouest et à quatre heures du matin, on n'y voit pas bien clair. Mais avec le tapis de neige qui reflète la lumière des myriades

d'étoiles qui brillent là-haut dans le beau ciel, on y voit assez pour ne pas se perdre. D'ailleurs nos Montagnais ont bon nez, et il est bien rare qu'ils fassent fausse route. Vers six heures on commence à voir le Sud-Est s'éclairer un peu. « Yelk'ain », disent les sauvages, c'est le premier petit jour. Le soleil est encore loin, et ce ne sera qu'après neuf heures qu'il se montrera, non pas pour nous chauffer, car j'ai cru remarquer qu'on a bien moins froid durant la nuit, qu'entre huit et dix heures du matin. Heureusement, dès que le soleil a paru, on allume un grand feu et on prépare le second déjeuner, auquel on fait au moins autant d'honneur qu'au premier. Puis on reprend sa marche, ou plutôt la course, car les chiens trottent, et il faut trotter pour les suivre. Il est vrai que, pour le Père, la fatigue n'est pas grande : lorsqu'on traverse les lacs, il *embarque*; or, durant les sept jours que dure le voyage on doit traverser un peu plus de quatre-vingts lacs ; et qu'on veuille bien croire qu'il ne s'agit pas d'étangs grands comme une soucoupe de tasse à thé, mais bien de lacs très respectables de plusieurs kilomètres de circonférence. — Je me souviens en particulier d'un fameux que nous mîmes trois heures et demie à traverser, au grand galop de nos chiens, et dire que ce n'est pas le plus grand ; cependant je le mentionne, et je le déclare fameux, parce qu'il le fut vraiment pour moi. Lorsque nous arrivâmes à ce lac, le temps était couvert et il ne faisait pas bien froid, vingt-cinq degrés environ. On prépara le dîner, et on le dégusta : voilà qu'une bande de caribous vint nous faire une visite. Nos sauvages selon leur habitude se firent un point d'honneur de réciproquer, mais, fidèles à leur étiquette, ils envoient d'abord leur carte de visite — c'est ce qu'ils firent. Ils saisirent leur carabine et : pit, paf, trois ou quatre de ces aimables quadrupèdes tombèrent sur la neige. Nous avions une petite provision de réserve, on se partagea la viande et, en avant ! Malheureusement pendant ce temps les nuages s'étaient retirés ; le vent du Nord n'avait pas mis beaucoup de temps à en

disperser les derniers restes, et bientôt le froid devint piquant. Vers trois heures la nuit tombait, et on marchait encore. Tout à coup, mon nez appelait au secours, il grelottait. Je le caressais de mon mieux, espérant le tranquilliser, mais non, il devenait importun ; j'avais beau le cajoler de la main la plus doucereuse, voire avec les manches de mon capot de poil, il me tiraillait toujours. Enfin, il s'irrite et voilà qu'il se donne le coup de la mort. Je sentis comme une forte piqûre d'épingle : c'était fini, bien fini, il était gelé. Pauvre nez, que n'ai-je pu te laisser, au moins pour un instant, là-bas à la Mission ! Tu n'es pas lourd à porter, mais, malgré ta petite taille, il faut avouer que tu es quelquefois bien embarrassant. Le soir, au campement, je racontais mon infortune à Michel. Il se mit à rire. Après inspection : « Ce n'est rien, dit-il, ton nez va changer de culotte et ce sera tout. Mais garde-le bien désormais, car cela pourrait devenir grave. » Je promis et tins parole jusqu'à mon arrivée au Nord.

Comme je l'ai dit plus haut, c'est le dimanche suivant que nous arrivâmes au camp ; malgré le froid vraiment exceptionnel, les sauvages ne mirent pas de temps à sortir de leurs loges ; beaucoup vinrent au-devant de moi et je fis la cérémonie de la poignée de main générale. Il ne faut oublier personne, depuis les nonagénaires jusqu'au petit bébé né d'hier. La cérémonie faite, chacun s'en fut... chez soi. Je me rendis à une maison bâtie exprès pour le Priant. Je m'attendais à trouver une petite cabane, exposée à peu près à tous les vents. Mais j'avais compté sans les aptitudes architecturales de deux ou trois de nos bons chrétiens. Après que les pièces de construction avaient été coupées, équarries et charriées avec le concours de tous, hommes et chiens, ces trois ou quatre s'étaient mis à l'œuvre et avaient réussi à faire quelque chose de bien convenable. La maison paraît solide, et à part les fenêtres qui sont remplacées par du coton, elle ne laissera pas pénétrer la froidure. Elle mesure six mètres sur six. Elle est destinée à servir de

cuisine, de salle à manger, de menuiserie pour l'achèvement des travaux, de salle de réception, et vendredi et samedi on y installera le saint tribunal de la pénitence. Avec cela c'est dans cette maison aussi que je célébrerai chaque jour le Saint Sacrifice et Notre-Seigneur ne dédaignera pas de se rendre présent sur le petit autel improvisé et de bien modeste apparence.

Le lundi, lendemain de mon arrivée, je me contentai de me reposer un peu. Je donnai audience à tous ceux qui me la demandèrent. Il me fut dit et répété que j'étais arrivé dans un pays désert où les arbres ne poussent plus. De fait, j'avais vu que le bois était bien rare. Au delà de ma maison, si l'on excepte le bord d'une grande rivière qui va se jeter dans le grand Lac des Esclaves, et sur lequel croissent quelques cyprès sauvages, la campagne est d'une nudité désolante, et, avec la neige qui cache le sol, on se croirait sur une grande mer de glace — C'est le pays des Steppes, en montagnais « Ot'el nene. »

Le mardi, je partis, en compagnie d'un jeune homme, bénir une tombe à environ 15 milles plus loin. Le soir nous étions de retour, grâce à nos bons petits coursiers.

Le mercredi, huit baptêmes d'enfants, dont deux de l'âge de six ans.

Le jeudi, les dernières familles arrivèrent et je pus me faire une idée de la petite population qui formerait ma paroisse pour le court laps de temps que je devais passer dans ces parages.

Le vendredi et le samedi furent tout entiers consacrés aux confessions. Dans la soirée du 24 décembre, je tâchai d'orner de mon mieux la place où j'avais dressé mon petit autel ; j'avais emporté avec moi un peu de casimir rouge, j'en fis le fond de l'abside de ma petite église. Une image de la Vierge Mère portant son divin Enfant dans ses bras fut fixée avec des épingles au milieu de ce fond écarlate. Je préparai un candélabre en bois, à six branches, et tout se trouva prêt. La nuit de Noël étant arrivée, j'envoyai un

jeune homme avertir mes ouailles qu'on allait commencer la prière. En un rien de temps, la maison fut remplie, bondée. A minuit la grand'messe commence. Je ne vous parlerai pas des orgues, elles ne se firent pas entendre ; mais ce qui valait bien mieux pour moi, et aussi pour le divin Enfant, je crois, c'est l'entrain avec lequel ces braves enfants des bois chantèrent la messe royale de Dumont et les cantiques montagnais appropriés à la circonstance. La maison étant peu vaste, l'auditoire était très compact et le chœur ne fit qu'y gagner en ensemble. Le fait est que je fus vraiment ravi de leurs chants.

A l'Evangile, je leur rappelai en quelques mots leurs devoirs de chrétien : « Vous vivez généralement loin de la Mission, ainsi que l'exige votre condition ; mais Dieu est avec vous, aussi bien dans les bois qu'au Fort. Il veut y être servi et aimé par vous aussi bien que par ceux qui restent au Fort. D'un autre côté aussi, le bon Dieu vous aime et vous bénit tout aussi bien que les métis, et c'est aussi bien pour les uns que pour les autres qu'Il s'est fait tout petit Enfant. »

Tel fut à peu près le sujet que j'essayai de leur développer dans leur belle langue montagnaise que je ne fais encore que balbutier.

Environ soixante et dix personnes s'approchèrent de la Table Sainte. Comme il devait être heureux le petit Jésus de voir cette belle couronne d'âmes purifiées par les eaux salutaires de la Pénitence, venir lui souhaiter la bienvenue en ce monde et dans leur pauvre demeure ! Comme ils étaient heureux, ces bons sauvages, de voir « le pain du Bon Dieu », de contempler Jésus présent, dans cette maison qu'ils lui avaient préparée eux-mêmes ! » Après la messe, je récitai au nom de tous, et avec tous, les prières de l'action de grâce en montagnais. Puis un cantique clôtura la cérémonie de la nuit.

La messe du jour fut célébrée à dix heures ; l'assistance fut la même. Pas un ne manquait.

Dans l'après-midi, je les convoquai une troisième fois pour la récitation du chapelet. Encore une fois, tous répondirent à mon appel. On débuta par un cantique; puis commença la récitation du rosaire, et, entre chaque dizaine, je chantais un ou deux couplets d'un second cantique, dont les fidèles répétaient le refrain. Ne pouvant donner la bénédiction du Très Saint Sacrement, j'entamai un troisième cantique, l'*Adeste fideles* en montagnais, qui fut chanté jusqu'au dernier couplet. Les bons sauvages étaient ravis. Ils aimaient tant le chant! volontiers ils auraient prolongé la cérémonie jusqu'au soir. Mais il y a une fin à tout, même à nos fêtes religieuses. Je les renvoyai donc en priant ceux qui n'auraient pas encore fait leur devoir de vouloir bien se hâter, car le lundi je dirais la dernière messe. En effet, le lendemain il y eut encore six communions. Après la messe, je bénis un mariage et le reste de la journée fut consacré à faire les préparatifs de départ. J'étais resté neuf jours avec eux. C'était bien peu et très volontiers j'aurais prolongé mon séjour; mais ils devaient se disperser dans les environs pour la chasse au caribou, je résolus donc de quitter leur camp le mardi 27 décembre.

Tous étaient satisfaits, et je crois que le bon Dieu l'était aussi, car il est bien sûr que ces Montagnais, sans être des anges, ont un grand amour de leur religion. J'avais célébré la sainte messe chaque jour, et chaque jour ils étaient venus y assister en grand nombre. Moi aussi j'étais content : le Priant est vraiment un père pour eux, et lorsque le prêtre vit avec eux, il se trouve vraiment au milieu de ses enfants.

Je dois cependant mentionner un cas qui me fit de la peine. Une sauvagesse, qui se trouve sous la juridiction de la mission du Fort Smith, était, elle aussi, venue pour voir le Père; mais sa renommée l'avait précédée. Les sauvages m'avaient averti que cette malheureuse avait laissé son mari, au printemps dernier 1904, et vivait depuis ce temps en concubinage avec un de ses parents.

Bien qu'arrivée dès le mercredi, cette femme ne vint me toucher la main que le jour suivant, contrairement à ce que faisaient ceux qui étaient arrivés avec elle. C'était une mauvaise note, et bien que jusque-là je me sois montré peu crédule sur les racontars que l'on m'avait faits sur son compte, je compris qu'il devait y avoir quelque chose de fondé.

Le jeudi, elle vint, dans la soirée, me toucha la main, et s'accroupit sur ses talons, sans rien me dire. N'étant pas seul dans la maison, je ne lui dis rien sur son état; mais elle n'y perdit rien, car un des sauvages présents lui parla fort et longtemps. Il lui dit, entre autres choses, que c'était une vraie calamité pour tous qu'elle soit venue, elle, femme de mauvaise vie, habiter au milieu d'eux; que cependant, puisqu'elle était venue pour voir le Père, ils ne lui feraient point de mal; mais qu'ils espéraient bien qu'elle prendrait les avis du Père, et ferait tout ce que celui-ci lui commanderait : autrement, ils la chasseraient de leur camp. J'écoutai quelques instants, mais je vis qu'il s'arrogeait un rôle qui n'était pas le sien, et, m'adressant à l'incriminée : « Tu dois savoir, lui dis-je, que demain, vendredi, les confessions vont commencer. J'espère que tu viendras me trouver, car je veux causer un peu avec toi pour le bien de ton âme. » Le lendemain, elle vint en effet. Dans la soirée je pris de nouvelles informations. Ses parents furent interrogés, et la conclusion fut qu'elle était vraiment coupable; je dus donc la frapper d'excommunication, selon les statuts du Vicariat. Je lui défendis d'assister à la messe, surtout à celle de la nuit de Noël (elle fut très peinée pour ce dernier point). Je lui dis ensuite que le Père ne prierait pas pour elle, jusqu'à résipiscence. Elle me promit d'obéir.

Ce fut la seule note triste de cette petite campagne. Encore ne venait-elle pas de mes propres ouailles. Mais n'importe, toutes les âmes sont le lot du prêtre, et son cœur souffre lorsqu'il rencontre une brebis errant loin du bercail.

Mon ministère se réduit donc, outre la messe quotidienne, à un mariage, huit baptêmes d'enfants, dont deux déjà âgés de six ans, deux bénédictions de tombe et environ soixant-quinze communions. Outre cela, les confessions d'une vingtaine de petits enfants. J'étais satisfait.

Ce fut donc le mardi 27 que je quittai le camp. J'avais chargé le vieux Laurent de me trouver deux traines pour mon retour. Le jour marqué, tout était prêt. Une des traines est remplie avec de la viande sèche qui devait servir de nourriture aux chiens, à mes hommes, et à votre serviteur. L'autre me servira de véhicule. Les deux jeunes gens mis à ma disposition ont l'air fort et robuste. Tout ira bien. Au jour fixé, vers neuf heures, je renouvelle la cérémonie des poignées de main. Tous purent voir une dernière fois le Père; tous, excepté mon excommunié; je remarquai son absence, mais, comprenant sa gêne, je l'excusai volontiers. — Durant le voyage nous n'eûmes pas trop à souffrir; cependant le froid essaya encore de faire quelques morsures. Un de nos jeunes gens se gela une joue et une oreille. Quant à votre serviteur, il en fut quitte pour la peur. Une fois, c'était le second jour, étant embarqué dans la carriole, j'éprouvai un gros froid aux pieds. J'avertis mon guide : « Sévère, arrête les chiens, je vais marcher, j'ai froid aux pieds. » — « Comme tu voudras, Père, mais il fait très mauvais. » Je me débarrassai de mes couvertures, et me voilà à trotter après les chiens. Je n'avais pas fait cinquante mètres que j'entendis Sévère me crier, presque mécontent : « Père, ton nez se gèle; vite, frotte-le avec la main. » Et sans plus attendre, d'un bond il empoigne lui-même mon nez et essaye de le ressusciter. — Bon, pensais-je, encore ce vilain promontoire! Garot n'avait-il pas raison de se plaindre que Dame Nature s'était pour le sûr trompée en fournissant ses enfants? Vrai, cet appendice est bien fait pour créer des ennuis. Un homme sans nez serait bien moins exposé à se geler... le nez!!! Pendant que je me remémorais la fable du bon Lafontaine,

mon compagnon frottait toujours. Enfin, fatigué : « Mainnant, frotte toi-même, dit-il ; sans cela, bientôt tu ne seras pas joli. » Je me le tins pour dit ; je frottai... jusqu'à mon arrivée à la Mission. Le fait est que cette journée fut vraiment froide. Bientôt une effroyable tempête se déchaîna et la neige ne cessait de nous aveugler. Nos chiens eux aussi refusaient d'avancer. Nous décidâmes de camper. Une vingtaine d'épinettes nous servirent à mâter une maisonnette. Au centre, un grand feu fut allumé, et bientôt nous voilà tous les trois à rire de notre déconfiture. Le souper fut gai. On avait du plaisir d'entendre gronder la tempête en dehors, pendant que nous fumions pacifiquement notre pipe. Cependant la nuit fut froide : on s'étendit sur le petit tapis de branches d'épinettes, et, les uns sur les autres, on essaya de dormir. Le croiriez-vous? à soixante centimètres d'un grand feu, on a de la peine à conserver un peu de chaleur. On sent l'air glacial traverser les couvertures et essayer de pénétrer jusqu'à la moelle des os. Pour ma part, je ne souffris pas trop, je suis encore jeune, et d'ailleurs le Maître n'a-t-il pas dit de son disciple : « *Tollat crucem suam!* » Or, qui donc est, plus que le missionnaire, le disciple du Crucifié? En avant, donc, pour le Christ Jésus et pour les âmes !!!

Le lendemain, nous étions debout à deux heures ; la tempête, qui s'était calmée, nous laissait un chemin abominable. Qu'importe! l'Etoile du matin nous servira de guide. Le démon n'est pas content, on dirait que tout ne va pas selon son gré. Tant mieux : qu'il rage, c'est le meilleur encouragement pour le jeune apôtre.

Dans la suite, un seul incident rompit la monotonie du voyage. Ce fut le bouquet spirituel, car c'est au dernier jour qu'il se produisit. Le 2 janvier, de bon matin, j'envoyai un de mes compagnons faire le chemin avec les raquettes. Il devait allumer le feu et préparer le campement pour le déjeuner vers les huit heures. Il partit donc et en toute hâte. Nous partîmes à sa suite, en conduisant les

traînes. Malheureusement la neige était très abondante, et nos petits coursiers furent vite fatigués. J'avais beau crier, faire claquer le fouet; rien n'y faisait, les chiens n'avançaient pas davantage. *Ad impossibile nemo... potest* (*sic*), disait un professeur de Rome. Cet adage est vrai pour les chiens, comme pour les hommes. Le fait est que ma montre marquait neuf heures et demie, et nous n'apercevions pas encore de fumée. Jusqu'où était donc allé notre guide? J'étais fatigué. Lever à une heure et demie, déjeuner à deux heures, depuis ce temps, marcher sept heures dans la neige folle où l'on enfonce jusqu'au genou (j'avais prêté mes raquettes au guide), cela me suffisait : « Sévère, dis-je, on n'aperçoit pas encore le campement, je suis très fatigué, j'ai faim, il faudrait faire le thé. » — « J'ai faim aussi, répondit-il, mais je tremble, et ne suis pas capable de faire du feu. » — « Qu'à cela ne tienne, passe-moi la hache. » Un quart d'heure après, nous mangions un plat-coté, auprès d'un bon petit feu. Ce ne fut qu'une heure après que nous rejoignîmes notre compagnon. Il avait espéré que les chiens auraient marché comme la veille et c'est pour cela qu'il s'était hâté; à huit heures il avait fait du feu, puis, ne voyant rien venir, il s'était paisiblement endormi. Il prit lui aussi son déjeuner, et il fut résolu que nous ne mangerions plus jusqu'à la Mission, où nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du soir. J'avais bien un peu faim, vers les quatre heures, mais la joie de revoir le R. P. Biehler, et le cher frère Courteille, me donnait du courage, et je tins bon jusqu'au bout.

Partis du camp des sauvages le mardi 27 décembre, nous arrivâmes à la Mission le lundi 2 janvier.

Le jour de l'an ne fut pas un jour de fête pour moi. Mais je n'oubliai pas de confier à mon Ange gardien les souhaits de bonheur que je formais en mon cœur pour tous ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, et surtout pour vous, mon très Révérend et bien-aimé Père. Oui, je pensais à vous, et tout en traversant les grands lacs, et en

grimpant sur les collines escarpées, je demandais au Sacré-Cœur de Jésus de verser un peu de baume sur les plaies si cuisantes que les persécuteurs de l'heure présente ont faites à votre cœur de père.

Vous voudrez bien excuser la longueur et les incorrections de cette lettre. Je sais que vous vous intéressez aux travaux de vos enfants et c'est pour cela que je me suis permis de vous faire ce petit compte rendu, que vous voudrez bien ne regarder que comme une preuve de piété filiale de l'un de vos enfants. Daignez aussi bénir les missionnaires et surtout

Votre humble enfant en N.-S. et M. I.

Ad. LAFFONT, *O. M. I.*

NÉCROLOGIE

Monseigneur Mélizan.

Nos lecteurs ont appris, avec une profonde tristesse, la mort de Mgr Mélizan, archevêque de Colombo.

Nous empruntons les lignes suivantes à l'*Echo de Notre-Dame de la Garde* de Marseille dans son numéro du 2 juillet dernier. C'est d'abord un communiqué de Mgr l'Evêque de Marseille au clergé et aux fidèles du diocèse, leur annonçant la triste nouvelle — et ensuite, de pieux détails sur le regretté prélat.

« Une douloureuse nouvelle nous arrive de Toulouse. Mgr Mélizan vient de mourir dans cette ville où il s'était arrêté en allant demander à une station pyrénéenne de rétablir sa santé gravement compromise.

Ce vénérable Prélat n'est pas un inconnu pour nous et sa mort sera un vrai deuil pour tous les catholiques marseillais.

Mgr Mélizan était né dans notre ville d'une famille aussi honorable que chrétienne. Il appartenait à la Congrégation